

un peu froide, un peu nue, un peu *protestante*, mais d'un dessin hardi et pur, mérite aussi qu'on l'aille voir; ses grands clochers pointus à vives arêtes s'enfoncent bien dans le ciel, et sa haute nef à fenêtres romanes a du caractère; nous le visitâmes en détail avant de saisir au vol le convoi de dix heures du matin qui devait nous transporter à Bayeux, où nous nous proposons de passer la journée. Vous voyez qu'avec un peu d'adresse, on peut mettre aussi longtemps à faire la route de Cherbourg en chemin de fer qu'en diligence.

II

Reprenons notre voyage où nous l'avons laissé.

Nous étions à Caen.

Des trains d'une longueur infinie se succédaient à intervalles rapprochés, emportant des populations entières; — ce qui n'empêchait pas des foules plaintives de rester sur les trottoirs de la gare. A chaque instant, le télégraphe faisait entendre sa sonnerie d'avertissement pour indiquer la marche des convois. Grâce

à ce courrier électrique, que nulle vitesse ne dépasse, on pouvait laisser galoper les formidables chevaux de cuivre et d'acier, nourris de feu et d'eau bouillante. A travers le tumulte apparent régnait une admirable prudence, et aucun accident ne vint attrister la belle fête. — Des *cantonnières* en jupon court, en blouse bleue serrée par une ceinture, coiffées d'un chapeau de cuir verni, une trompette de signal en bandoulière, certifiaient, sur chaque côté de la route, que le passage était libre. Dans ce siècle, où les femmes ne trouvent aucun emploi hors des travaux d'aiguille, si peu rétribués, voilà une fonction qui n'exige ni force, ni long apprentissage. Il suffit de comprendre quelques signaux, d'exécuter une consigne avec attention et intelligence. Les femmes, plus sobres que les hommes, ne s'enivrent pas et sont moins sujettes à s'endormir; elles ont, en général, la vue plus longue et l'ouïe plus fine, et elles nous paraissent très-propres à ce métier.

A dix heures et demie, nous trouvâmes enfin place dans un wagon, que nous abandonnâmes à Bayeux, dont la silhouette, vue du débarcadère, nous plaisait fort. Une magnifique cathédrale, avec deux flèches aiguës et une tour posée à l'intersection du transept et

réparations, si urgentes que sans elles on eût été obligé d'abattre l'édifice, qui menaçait ruine et se fût écroulé un jour ou l'autre sur le prêtre et les fidèles. Montant sur les pierres amoncelées dans les cours de l'ancienne abbatale, nous regardions les hauts murs frappés, comme à l'emporte-pièce, du trèfle à quatre feuilles roman, et nous remarquions un immense platane presque aussi gros que ceux de la cour du sérail à Constantinople ou de Buyuk-Déré, sous lesquels, à ce qu'on prétend, s'arrêta Godefroy de Bouillon avant de passer en Asie.

Ce platane est un ancien arbre de la liberté planté là en 93, sans doute pour narguer l'église, et il se trouve juste en face de la prison. Antithèse du hasard, qui a l'air d'un sarcasme et fait rêver.

L'idée de Constantinople nous était venue à propos de ce platane, et, sur le seuil de la cathédrale, d'où la consigne nous repoussait, nous rencontrâmes, par une coïncidence bizarre, une figure connue là-bas, en Turquie, un architecte employé aux travaux de restauration, avec qui nous avons été en soirée chez l'ambassadeur de France, à Thérapia, sur le Bosphore. Notre ami nous fit entrer et nous pûmes, selon notre désir, admirer la belle nef et les curieuses sculptures.

Les quatre piliers, supports de la tour centrale, se délitaient et s'écrasaient sous le poids : M. Stéphane Flachet, l'ingénieur hardi qui refit le pont d'Asnières, détruit en 1848, sans interrompre un moment la circulation des trains, si active sur ce point, a soutenu la tour par de fortes charpentes et repris les piliers en substruction. Il fallait ce moyen héroïque ; sans quoi, l'édifice s'effondrait. Les nouveaux piliers sont en pierre excessivement dure et soutiendraient, jusqu'au jugement dernier, une charge triple.

Une chapelle latérale, à gauche, arrêta notre attention par une sculpture ancienne grossièrement coloriée et représentant les litanies de la Vierge, avec un arrangement qui rappelle les arbres généalogiques du Christ dans les églises espagnoles. Au sommet du tableau, un Père éternel entouré de rayons, déploie une banderole sur laquelle sont écrits ces mots : *Gloriosa dicta sunt de te*, et dans le cadre sont sculptés Abraham, Élie, Isaïe, David, Salomon, Ahas ; le champ du tableau est occupé par les appellations des litanies figurées en relief et, comme dirait le blason, en armes parlantes : le soleil levant, l'échelle de Jacob, la porte du ciel, l'arche d'alliance, l'étoile de la mer, la pleine lune, l'arbre de la vie, la racine de Jessé, la rose sans

épine, le temple de Salomon, la tour de David, les puits d'eau vive, la source de volupté, le miroir sans tache, le vase d'encens, la toison de Josué, la fontaine des grâces, la ville céleste et toutes ces délicieuses épithètes, ivres d'amour et de foi, que le fidèle balance devant la Vierge sur un rythme monotone, comme un encensoir rempli des parfums du Sir-Hasrim.

Le chœur est gothique, mais la nef est romane. Les arcades s'arrondissent en plein cintre, les parties planes des murs sont papelonnées, nattées, clissées par un travail ressemblant assez à l'entrelacement des brins d'osier dans les corbeilles. Une bordure de trèfles quadrilobes estampés en creux règne le long de la corniche; des ornements de style archaïque à dessins contrariés zèbrent les voussures des arceaux. Entre les archivoltés, nous avons remarqué des médaillons en ronde bosse représentant des sujets tirés des bestiaires du moyen âge et tout à fait pareils à ceux qui figurent sur la cassette de saint Louis, que nous avons décrits ailleurs; on croirait qu'ils ont été faits sur le même *poncif* : les dragons adossés et affrontés, la panthère mettant en fuite une hydre, le chasseur domptant un lion, allégories de la foi triomphant de l'incrédulité,

de la Vertu écrasant le Vice. — Les bas-reliefs de la cathédrale et les disques du coffret doivent être à peu près du même temps, du XI^e ou XII^e siècle. Une de ces sculptures, d'une exécution sauvage et barbare, nous fit longtemps chercher son sujet, et nous ne sommes pas bien sûr de l'avoir deviné. On y voit un personnage séparant avec les mains, comme en deux flots, son immense barbe, et montrant des cuisses tuméfiées et difformes que terminent des jambes grêles comme des pieds de satyre. C'est un Moïse, probablement; car, d'après les traditions orientales, Moïse, attaqué de la lèpre, de l'éléphantiasis ou de quelque autre infirmité biblique de ce genre, fut guéri d'une façon miraculeuse. La symbolique du moyen âge dut trouver dans ce fait quelque allégorie pieuse capable de justifier ce bizarre motif de bas-relief.

Une des arcades est entourée d'un cordon de têtes ou plutôt de masques qui semblent, pour la fantaisie extravagante et la laideur monstrueuse, être copiés sur des idoles mexicaines ou des manitous de la Papouasie. Ce sont des faces décharnées ou bouffies, des hures, des groins que retroussent des crocs, des yeux caves ou en saillie, des bouches à triples rangs de dents, des singes, des diables, des chimères, d'atroces cari-

catures. Tout cela coiffé de cornes, de fleurons, de plumes, d'aigrettes du goût le plus baroque. Smarra, s'il se faisait sculpteur, ne fouillerait pas la pierre avec un caprice plus délirant. On devrait mouler ces hideux mascarons, qui sans doute personnifient des vices, supposition permise par la place qu'ils occupent juste en face de la chaire.

Un beau buffet sculpté, qui ne porte rien maintenant, devait soutenir un jeu d'orgues. Dans la cathédrale de Barcelone, l'orgue est placé latéralement sur la paroi gauche de la nef, comme il l'était sans doute ici.

L'église visitée, nous descendîmes dans la crypte, beaucoup plus ancienne et du plus pur style roman. Deux rangées de six colonnes chacune la divisent en trois nefs; les archivoltés conservent encore quelques traces de fresques où l'on distingue des anges agenouillés; c'est là qu'on enterre les évêques de Bayeux. Le dernier y repose depuis deux ans.

Un rayon de jour, pénétrant par un soupirail, tombait sur l'autel, refait en style antique, et produisait un de ces effets mystérieux, une de ces oppositions de lumière et d'ombre que recherchent les peintres et qui firent la réputation de Granet.

Jamais architecture ne fut plus significativement sépulcrale et n'invita mieux à se coucher en long sur une pierre, à l'ombre des voûtes basses, jusqu'à l'appel de la trompette. Aussi fût-ce avec un sentiment de plaisir que, remonté à la surface, nous revîmes le ciel brillant à travers les hautes fenêtres de la nef.

Une surprise nous attendait à la salle capitulaire. D'une chemise de vieux damas, on nous sortit une cassette renfermant la chasuble de saint Regnabert, — une cassette d'ivoire avec des coins, des ferrures et des incrustations d'argent! un chef-d'œuvre, une merveille venant du trésor d'Haroun-al-Raschid pour le moins! Des paons adossés, affrontés, déployant leur queue ocellée à travers des feuillages mats ou brunis, formaient le système de l'ornementation : les plaques d'ivoire, d'une grandeur extraordinaire, avaient dû être sciées en spirale dans les défenses des plus gros éléphants. Toute la richesse du goût oriental le plus pur brillait dans ce joyau, écrin d'une relique. En l'examinant de plus près, nous découvrîmes sur la garde de la serrure une inscription arabe où nous reconnûmes le nom d'Allah. « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, bénédiction complète et grâce générale; » tel est le sens de la légende, qui ne messied pas à la pieuse

destination du coffre. Comment cette cassette de calife est-elle venue à Bayeux servir de reliquaire? Les croisades expliquent ce long voyage, et une tradition veut qu'elle ait été donnée à l'église par la reine Mathilde.

La reine Mathilde! — ce nom nous rappelle à propos la célèbre tapisserie de Bayeux; — avons-nous le temps de l'aller voir? — Oui, — le train ne passe qu'à cinq heures. Elle se trouve à la bibliothèque de la ville, et nous voilà parti.

On a souvent décrit, souvent dessiné la tapisserie de la reine Mathilde; nous avons parcouru les livres, regardé les dessins, et nous nous figurions, nous ne savons pourquoi, voir une tapisserie de haute ou basse lisse, comme beaucoup de tapisseries du moyen âge parvenues jusqu'à nous. La tapisserie de la reine Mathilde est, à proprement parler, une broderie faite avec des laines de couleur sur une bande de toile blanche, longue de 70 mètres 34 centimètres, sur 50 centimètres de hauteur.

Cette interminable bandelette est exposée sous verre, dans une montre dont elle couvre les deux côtés en se reployant sur elle-même, arrangement ingénieux qui permet de suivre pas à pas la procession des sujets historiques qu'elle représente. C'est un monument très-

original que cette sorte de frise, de panathénée à l'aiguille, tracée par la reine femme du héros qui changea son nom de Guillaume le Bâtard contre celui de Guillaume le Conquérant, à peu près comme Hélène traçait sur le canevas les exploits des Grecs et des Troyens sous les murs d'Ilion.

Des inscriptions latines accompagnent chaque action, nomment chaque personnage et ne laissent aucun doute.

Le style du dessin a quelque chose de primitif et d'étrusque; ces figurines anglo-normandes, hautes de quatre ou cinq pouces, ressemblent parfois aux héros des vases grecs; les chevaux, rouges, verts, bleus, ont l'aspect le plus étrange, et nous en avons vu de pareils sur les peaux de bison où les Ioways peignaient des combats avec les couleurs de leurs tatouages.

Quelle chose singulière lorsque tant d'édifices si solides se sont écroulés, que cette frêle bande de toile soit parvenue à nous intacte à travers les siècles, les révolutions et les vicissitudes de toute sorte! — Un bout de canevas a duré huit cents ans!

Maintenant qu'il ne nous reste plus rien à visiter à Bayeux, dinons, et attendons le train qui nous mènera coucher à Carentan.

III

Ces immenses mouvements de population que le chemin de fer rend possibles, prennent au dépourvu la civilisation telle qu'elle est installée. Il faut à ces multitudes affamées que les convois déversent sur le débarcadère des noces de Gamache, des festins de Gargantua; nulle table d'hôte n'est assez longue, nul buffet suffisant. Mille mains se tendent vers le même plat, on arrache les bouteilles aux sommeliers ahuris, une chaîne de marmitons se transmettent les victuailles interceptées au passage. Antiques restaurateurs qui écriviez fastueusement sur vos enseignes : « Salon de cent couverts, » vous êtes dépassés! Bâissez pour l'avenir d'interminables galeries, faites raboter de nombreuses rallonges, monopolisez toute l'argenterie de Ruolz et Elkington; cela ne sera pas assez encore!

A Carentan, aux alentours de la station, étaient dressées des cuisines-tentes; devant des foyers improvisés tournaient des broches chargées de viandes, et, comme dans l'*Iliade*, la grasse fumée des victimes montait

dans le ciel jusqu'aux narines des dieux. La nuit tombait; nous distinguions vaguement, à travers l'ombre, des arcs de triomphe, des mâts pavoisés, des guirlandes de feuillage, tout en errant au hasard, à la quête d'un gîte. Les auberges regorgeaient de monde, et les hôteliers superbes nous renvoyaient d'un air dédaigneux. Déjà, dans l'écurie, les quadrupèdes avaient dû céder leur place et leur botte de paille aux bipèdes. En Espagne, en Grèce ou en Afrique, une nuit à la belle étoile ne nous eût pas effrayé; mais, comme dit Molière, le ciel s'était déguisé ce soir-là en Scaramouche, et pas une étoile ne montrait le bout de son nez. La nuit était si noire, que nous allions à tâtons, à la manière des aveugles, dans des rues inconnues, éclairées de loin en loin par les lanternes des diligences qui passaient lourdement, écrasées de voyageurs, avec un bruit de ferraille.

A la fin, nous vîmes flamboyer les vitres d'une auberge plus hospitalière, pleine de bruit, de chocs de verres et de tintements d'assiettes. Là, on ne parut pas trouver trop ridicule notre désir de souper et de nous coucher. On nous servit des viandes froides, du jambon, du cidre, du vin et du café, et, notre réfection prise, on nous confia à une servante, munie d'un falot,

qui nous conduisit au bout de la ville, dans une maison inhabitée, à laquelle l'isolement, le silence et la nuit prêtaient bien gratuitement une apparence sinistre. On eût dit *la Maison déserte* des contes d'Hoffmann.

Une grande chambre démeublée au rez-de-chaussée, dont on ouvrit la porte avec peine, contenait deux lits. On nous laissa là, en compagnie d'un bout de chandelle, en nous disant qu'il y avait un beau jardin pour nous promener si la fantaisie nous en prenait. Vu l'heure et la situation, ce discours nous parut profondément ironique.

Nous devons à la vérité de dire que notre lit ne s'engloutit dans aucune trappe, que nul spectre ne vint moucher notre lumière de ses doigts osseux, et que pas le moindre bandit, à chapeau pointu et à plume de coq, ne nous enleva notre bourse. — Le jardin, rempli de fleurs, éclairé par le soleil levant, étincelait sous la rosée, et nous en parcourûmes avec plaisir les allées, où nul piège à loup ne nous prit la patte. La maison lugubre était un ancien magasin à sel en train de devenir une hôtellerie.

Les légendes de Carentan, qui ne sont pas toutes à l'honneur des aubergistes, ont conservé la mémoire d'un fameux déjeuner de Junot, duc d'Abrantès, compté

douze cents francs, et dont, tout étonné de la somme, il exigea le détail, où figurait pour cinq louis « un fin caneton de Rouen, nourri de fine fleur de farine. » — Notre déjeuner nous coûta moins cher; il est vrai qu'il n'y avait pas de canard sur notre carte.

L'église de Carentan est très-curieuse à voir; mais, à notre grand regret, le temps nous manqua pour la visiter, et il fallut, en nous levant de table, nous diriger vers la station. Les rues, pour la solennité, étaient sablées de tangué, cet engrais que la mer dépose dans des anses où l'agriculture le recueille. La substitution de la tangué au sable indiquait le voisinage de l'Océan, dont le vent salé et frais se faisait déjà sentir.

Le train arriva, mais si chargé, si encombré, que nous dûmes nous estimer heureux d'être placé, par faveur, dans un wagon de bagages où nous nous assimes au milieu d'un chaos de malles se présentant par les angles les plus hostiles; mais, quand on a, comme nous, couru la poste dans une galère espagnole qui n'avait pour fond qu'un filet de sparterie, on se trouve bien partout.

Jusqu'à présent, nous n'avons rien dit du paysage qui s'étale et se replie de chaque côté de la voie comme une carte d'échantillons : ce sont des terrains faiblement

ondulés, zébrés de cultures, des bouquets d'arbres, des files de peupliers, des collines à courbes molles, des cours d'eau blanchissant sous la roue d'un moulin, une petite rivière qu'enjambe un pont, des villages signalés par leur clocher, des maisons dont on aperçoit les jardins et les cours comme dans une vue cavalière : un ensemble de choses gracieuses, fraîches et jolies, sans grand caractère. Mais, à partir de Carentan, l'aspect du pays change; la perspective s'agrandit et devient singulière : on entre dans le marais.

On se croirait en Hollande, à voir cette plaine vaste comme une mer, unie et verte comme un tapis de billard, que ne soulève aucun pli de terrain et qui garde inflexiblement son horizontalité; le ciel immense pose sans intermédiaire sur l'étendue immense. Contrairement à l'idée commune, rien n'est plus pittoresque.

Des coupures, des rigoles remplies d'une eau teinte par la tourbe, et brune comme du café sillonnent çà et là la prairie tachetée d'innombrables bestiaux qui se lèvent et fuient, effrayés du grondement des trains; quelques arbres, quelques cahutes, des ponceaux et des bondes de poutres et de planches font seuls saillie sur le plan uniforme que domine le remblai du chemin de fer.

Que de travaux il a fallu pour solidifier ce terrain mouvant où les pilotis s'enfoncent par leur propre poids, où les pierres descendent et disparaissent dans la vase tourbeuse! L'eau filtre sous cette croûte molle incapable de supporter la charge du ballast, des rails et des locomotives. A un certain endroit, trois ponts se sont affaissés successivement l'un sous l'autre, faisant jaillir la terre détrempeée autour d'eux; mais rien n'est impossible à l'industrie moderne : les ponts enfouis, avec leurs étages d'arcades noyées, ont servi de substruction à la voie définitive, et la pesante machine suivie de sa queue de wagons passe sans péril là où se fût embourbée la plus légère charrette.

Il est vrai que, pour éviter les tassements, on modère l'allure dans toute cette partie du chemin, et que l'on ne va guère plus vite qu'en chaise de poste. Qui eût dit, il y a vingt-cinq ans, qu'un jour on emploierait le mot *poste* pour donner une idée de lenteur?

Aux approches de l'automne, le marais, comme on l'appelle, se peuple de canards, de grèbes, de bécassines, de courlis et autres oiseaux aquatiques, qui s'abattent là par nuées innombrables. Les chasseurs s'en donnent à cœur joie, et ne regrettent ni les chutes jusqu'au col dans les flaques masquées de lentilles d'eau, ni les

cessités de l'avenir. Quand le réseau des chemins de fer sera terminé, les peuples qui ne se sont jamais vus se visiteront en masse d'un bout du monde à l'autre, une inauguration de port, l'immersion du canal de Dieppe à Paris, l'achèvement de quelque ouvrage monumental et gigantesque, l'expérience d'une invention nouvelle qu'on ne saurait prévoir, un avènement glorieux, un triomphe, pourront amener le même jour sur un point cent mille visiteurs et peut-être davantage. Chaque ville devra posséder un camp des étrangers, des hôtes, si vous l'aimez mieux, un caravansérail tout prêt à loger la multitude voyageuse que ses murs ne sauraient admettre; il y aura des greniers et des parcs de réserve pour nourrir ce surcroît de population dont l'arrivée ne causera aucun trouble, aucun souci, aucun embarras, car elle sera devenue un fait normal et prévu.

Tous, dans un avenir prochain, verront les spectacles jadis réservés à quelques-uns, et il faut, dès à présent, s'habituer aux gigantesques développements de la vie future. Sept cent vingt personnes déjeunaient et dinaient dans l'immense baraque de la gare.

Nous n'avons aucune envie de faire le menu des repas, mais qu'on nous permette de rapporter ici quel-

ques-unes de nos observations. Elles serviront à marquer la différence des temps anciens aux temps nouveaux.

Figurez-vous une galerie colossale divisée en deux compartiments et garnie de tables en retour d'équerre. L'office et la cuisine occupaient l'un des bouts. Comme dans tout ce qui est trop grand, l'homme n'était plus proportionné à la chose. Il aurait fallu un railway avec un petit wagon pour faire glisser les mets du point de départ aux extrémités; des relais de garçons se transmettaient les plats, les assiettes, les couteaux et les cent ustensiles du service. Malgré la précaution de buffets placés de distance en distance et la division par escouades, les malheureux serviteurs se trouvaient, à la fin de chaque repas, avoir fait plusieurs lieues.

Ces agapes démesurées seront communes dans l'avenir. Londres en corps viendra dîner chez Paris, et réciproquement. Des machines découperont; des tenders chargés de bouteilles parcourront la table sur des rails d'argent; des pompes à chapelet monteront le potage à la bisque ou le turtle-soup de la marmite à la soupière; on aura des porte-voix pour les toast et des cordons acoustiques pour les conversations particulières entre convives placés souvent à un kilomètre de

longues heures d'affût sous les huttes de joncs, ni les courses à travers le brouillard qui se résout en bruine pénétrante.

Bientôt le terrain se raffermi et la vapeur reprend le galop ; le temps perdu est vite rattrapé.

Enfin, nous voici à Cherbourg. Le fort du Roule, perché sur une haute montagne dont les flancs escarpés mettent à nu de longues stries granitiques, apparaît dans un ciel joyeux et débarrassé de nuages. A côté, sur une croupe plus basse, s'élève au-dessus d'une tente un gigantesque drapeau aux couleurs d'Angleterre.

La foule descend et se précipite vers ses bagages ; nous, d'un pas plus tranquille, nous nous dirigeons vers le camp de la gare : un véritable camp, ma foi, mamelonné de tentes prêtées obligeamment par l'intendance militaire.

Les limites du camp étaient marquées par une palissade, et des soldats en gardaient l'entrée unique ; précaution nécessaire, car l'enceinte eût bientôt été envahie. Le sol, très-inégal, avait été, quelques jours auparavant, soigneusement nivelé et recouvert d'une épaisse couche de sable. Des rues de tentes portant chacune un nom illustre dans l'histoire, la guerre ou l'industrie, divisaient régulièrement l'espace. Un entrepôt de mar-

chandises arrangé avec goût contenait les salles à manger, et les cuisines desservies par Potel et Chabot. Un cabinet de lecture, une boîte aux lettres, un bureau de renseignements montraient toute la sollicitude de la Compagnie pour ses hôtes.

C'était un coup d'œil charmant que toutes ces tentes de toile ou de coutil, installées avec une précision militaire, et dont les pans relevés permettaient de voir le mobilier neuf, propre et confortable. Chaque tente renfermait trois lits, et les cartes de logement étaient distribuées de manière à grouper des amitiés, des sympathies ou tout au moins des connaissances.

La nôtre était située sous un hangar dans un angle du camp, et précédée d'un jardinet de lierre d'Irlande et de bruyères en fleur. Nous avons déjà vécu sous la tente lorsque nous accompagnâmes le maréchal Bugeaud, en 1845, dans l'expédition de Kabylie ; aussi notre emménagement fut-il bientôt fait.

« A la gare comme à la guerre, » disaient les Parisiens, qui, à peine débarqués, saluaient leurs habitations de toile d'un calembour approximatif.

Tout en nous promenant dans les allées, nous songions que ce camp de la gare improvisé pour une circonstance deviendrait un des besoins, une des né-

distance. Qu'auraient dit les Grecs avec leur élégant précepte de table : « Pas moins que les Grâces, pas plus que les Muses ? »

Cette vie monstrueusement gigantesque des générations futures nous a souvent préoccupé pendant ce voyage, où nous en avons entrevu la vague ébauche. Les jeunes formes commencent à crever partout les vieux moules, et l'ancien monde, le monde où nous avons vécu, tombe en ruine : bien qu'à peine ayant atteint l'âge mûr, nous ne sommes plus contemporain de notre époque. Aucune des habitudes de notre jeunesse ne subsiste, et personne ne pense plus aujourd'hui aux choses qui nous passionnaient. — Il nous faut étudier tout à nouveau, comme un petit enfant. Nous savions les formes des stances, l'entrelacement des sonnets, le timbre des rythmes; belle affaire, vraiment! Et les organes des machines à vapeur, et le système tubulaire, et les rondelles fusibles, et la surface de chauffe, et les pistons, et les clapets, et les roues à aube, et l'hélice unie, et l'hélice striée? Si nous nous trompons d'un mot, les gamins se moquent de nous. Ne nous en plaignons pas trop : nous sommes à une époque climatérique de l'humanité. Ce siècle marquera dans les annales du monde, et

c'est aujourd'hui plus que jamais que le mot du sage : « Je vis par curiosité, » a un sens profond. — L'homme pétrit vaillamment sa planète, et qui vivra verra — de grandes choses.

Et Cherbourg? — On vous l'a raconté déjà de cent façons, car c'est un caractère du temps nouveau : tout le monde sait tout en même temps. La plume court, mais l'électricité vole, rapide comme la lumière. Cent mille yeux voient, des millions d'yeux lisent; aucun fait n'est inédit; on n'a plus à soi que sa pensée, et encore!

Mais voilà bien des réflexions. Allons remettre notre carte, comme il convient, au vieux père Océan, dont les colères bientôt ne feront plus peur à personne; nuit et jour, sans se fâcher, il reçoit des soufflets de la vapeur, et il renferme dans sa verte poitrine le câble transatlantique sans pouvoir deviner les messages qui s'échangent entre l'ancien monde et le nouveau. Pauvre vieux père Océan, devenu facteur de la poste aux lettres! tu ne sépares rien, tu n'empêches rien, tu n'as plus qu'une immensité relative, puisqu'on te traverse en une semaine. Il ne te reste que ta beauté!